



PIERRE DUPRAT

LE DESTIN DES FABRE

TOME 2

LES SERMENTS

15 EDITION

© 2014 – IS Edition
Marseille Innovation. 37 rue Guibal
13003 MARSEILLE
www.is-edition.com

ISBN (Livre) : 978-2-36845-084-0
ISBN (Ebooks) : 978-2-36845-085-7

Directrice d'ouvrage : Marina Di Pauli
Responsable du Comité de lecture : Pascale Averty
Illustration de couverture : © Neil Lang

Collection « Sueurs glaciales »
Directeur : Harald Bénoliel

Retrouvez toutes nos actualités sur les réseaux sociaux :

[Facebook.com/isedition](https://www.facebook.com/isedition)
[Twitter.com/is_edition](https://twitter.com/is_edition)
[Google.com/+is-edition](https://www.google.com/+is-edition)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PIERRE DUPRAT

LE DESTIN DES FABRE

TOME 2

LES SERMENTS

ISEDITION

CHAPITRE 1

– Une mort programmée –

Mercredi 22 août 1928

Le soleil cognait dur et Félicien ne pouvait retenir un « han » de fatigue à chaque fois que sa hache s'abattait sur le billot de bois. Il était préoccupé par la façon dont ses chèvres étaient massacrées. C'était la seconde fois ce mois-ci qu'il en avait retrouvé une égorgée, gisant à proximité du reste du petit troupeau qui broutait là-haut, tranquillement, dans les collines du Rove. Ce n'était pas une sale bestiole qui s'attaquait à elles, mais bien un saligaud qui prenait un malin plaisir à capturer une bête, à lui trancher la gorge et, assurément, à la regarder crever à petit feu. Il n'avait aucun doute là-dessus : les blessures étaient nettes, profondes, certainement faites avec un couteau bien tranchant. Et puis, les cadavres abandonnés étaient bien là pour attester que l'auteur de ces horreurs n'agissait pas pour se nourrir, mais bien par méchanceté ou pour toute autre raison sordide.

Il était aussi furieux parce que la perte de ses chèvres représentait pour lui un manque à gagner sur les petits fromages de brousse qu'il fabriquait. Son travail à temps plein sur le chantier naval de l'Estaque lui assurait un salaire, mais ce petit

plus lui permettait de mettre un peu de beurre dans les épinards. Et puis, voir crever des bêtes comme ça, avec le mal qu'il s'était donné pour les acquérir, le mettait en rogne au plus haut point ! Avec ce cagnard, ce n'était pas vraiment l'heure de couper du bois mais il y était obligé, pour se défouler et évacuer un tant soit peu sa colère.

Le soleil commençait à décliner lorsqu'il regagna la petite maison. Quand il entra, Ernestine s'affairait déjà derrière son fourneau.

– Salut, m'man.

– Alors ? Verdict ?

– Ce fumier m'a encore crevé une chèvre. Si je lui mets la main dessus, va savoir ce qui arrivera !

Ernestine hocha la tête. À cinquante-huit ans, elle était encore vaillante malgré les épreuves qui avaient traversé sa vie. Son mari, Justin, était mort en 1915 sur le front de la Somme¹. Son seul et unique amour, qu'elle n'avait connu que l'espace de quinze années de bonheur avant que la folie des hommes ne lui enlève son bien-aimé. Seule la présence de son Félicien lui avait donné l'envie de survivre, et il l'avait soutenue de toute la force de son adolescence au travers de la guerre. Ils en étaient sortis tous les deux meurtris, comme des millions de leurs compatriotes : elle d'avoir perdu son mari, lui d'avoir eu à grandir trop vite en plus d'avoir perdu son père. Ils vivaient toujours dans la petite maison de l'Estaque dans laquelle Félicien était né, et la vie s'écoulait lentement, paisiblement. Du moins jusqu'à ce que débute le massacre des chèvres.

– Ne fais pas de folies ! Laisse la police s'occuper de ça. Tu vas aller les voir ?

1. Voir « *Le destin des Fabre – Tome 1 : Un cadavre dans la garrigue* ».

– M'man, ça fait trois fois que je vais au commissariat ! Ils prennent ma plainte pendant des heures pour me dire « *on vous tient au courant !* ». Tu as eu une quelconque réponse, toi ? Je crois bien qu'ils se moquent pas mal de la disparition de quelques biques.

– Ça ne fait rien, il faut insister. Ils finiront bien par s'interroger sur ce qu'il se passe ! En attendant, moi je veux être tranquille, ne pas avoir à me faire tous les jours du mauvais sang à ton sujet.

– Tranquillise-toi. Je ne ferai pas de bêtises : je tiens trop à ma petite maman adorée ! De toute façon, je n'ai pas le temps d'en faire, des bêtises ! Il faut aussi que je m'occupe du bateau. Il a été malmené cet hiver, et des petites réparations sont nécessaires. Rien de grave, mais il faut éviter que ça empire.

Félicien avait récupéré la bette provençale que son père avait achetée alors qu'il n'était âgé que de trois ou quatre ans. Les souvenirs qui l'attachaient à ce bateau étaient tels qu'il ne pouvait envisager de le laisser à l'abandon.

Il s'avança et déposa une bise sur le front de sa mère. Elle se tuait à la tâche tous les jours avec son boulot de ménagère, et il ne voulait pas lui en imposer plus. Mais sa décision était prise : il valait mieux qu'il ne mette pas la main sur ce taré !

- Hummm... Ça sent bon ! C'est quoi ?
- Blanquette de veau.
- Bon... Pas vraiment un plat d'été, mais on va se régaler !

Jeudi 23 août 1928

Le lendemain matin, comme tous les jours, Ernestine s'approcha du lit de Félicien.

- Debout ! Il est cinq heures. Le café est prêt.

Un grognement étouffé se fit entendre.

– Je me lève, c'est bon.

Félicien se demandait si sa mère dormait de temps en temps. Le soir, il se couchait alors qu'elle était encore debout à s'affairer dans la cuisine et le matin, c'est elle qui le réveillait. Elle partait au travail une fois que lui-même avait quitté la maison, vers six heures. Il admirait sa mère pour avoir réussi à supporter tous les mauvais coups que la vie lui avait portés, et son amour pour elle était sans faille.

Une tasse de café fumant et des tranches de pain l'attendaient sur la table.

– Je rentrerai probablement plus tard, ce soir. Il faut absolument que je finisse la barcasse du père Andrieux aujourd'hui.

– Moi, je vais faire le ménage chez la mère de la petite Lucie. J'en aurai jusqu'en milieu d'après-midi.

– OK, m'man. Mais fais attention à ton dos. Pas comme la dernière fois où tu es revenue toute courbaturée !

– Promis. Allez, file ! Tu vas finir par être en retard.

Une demi-heure plus tard, Félicien pénétrait dans la salle commune du bâtiment principal du petit chantier naval. À vingt-quatre ans, il en imposait avec son mètre quatre-vingts de muscles, et ses cheveux noirs sur un visage naturellement hâlé mettaient en valeur ses deux grands yeux verts. Six ans déjà qu'il trimait tous les jours à faire le charpentier pour retaper des épaves, des barcasses, des chaluts... En fait, tout ce qui pouvait flotter. Son père étant mort au Champ d'honneur alors qu'il n'était qu'un adolescent, il avait bien fallu gagner de quoi vivre, car le salaire de sa mère était insuffisant pour subsister à deux. Certificat d'études en poche, on lui avait conseillé de tenter sa chance sur ce chantier naval. Pourtant, le patron était un peu

hésitant au début à employer un novice pour ce travail difficile. Mais sa robuste constitution et le fait qu'il puisse être formé à la menuiserie par les anciens l'avaient décidé pour un essai, lequel s'était avéré concluant. Alors depuis, ça roulait. Et ce job était une bénédiction pour lui. Situé tout près de la maison, il lui assurait un salaire correct lui permettant de mener une vie décente. Sans excès, mais décente.

Il était le premier arrivé, comme toujours. Il mit de l'eau à chauffer pour le café puis, machinalement, s'approcha du mur et arracha la feuille de calendrier de la veille.

23 août 1928... Bigre, le temps passe vite ! Déjà la moitié de l'année écoulée ! On va encore crever de chaud, aujourd'hui.

La porte s'ouvrit et un homme franchit le seuil. Il avait l'air assez agité.

– Oh ! Martial ! T'es tombé du lit ce matin ?

– M'en parle pas ! Ma femme m'a pris le chou à peine réveillé. J'ai préféré me casser. C'est plus tranquille, ici.

Félicien rit de bon cœur et redevint rapidement sérieux.

– Aujourd'hui, on doit finir le boulot pour le père Andrieux. Tu t'occuperas de la coque, je finirai le plat-bord.

– Bien, chef ! Oui, chef !

– Arrête tes conneries et bois ton jus.

Dix minutes plus tard, ils s'affairaient autour du gros pointu bien calé à deux mètres du sol par un ensemble de gros tins positionnés tout autour de la coque. Chacun avait pris son rythme de travail et était concentré sur sa tâche. Félicien s'acharnait sur le plat-bord avec son rabot quand soudain un craquement sinistre se fit entendre. Surpris par le bruit, il leva la tête avant de comprendre que les madriers soutenant la grosse barque avaient lâché et que l'ensemble piquait du nez vers le sol. Il n'eut que le temps de se cramponner alors que tout s'effondrait dans un fracas de bois brisé et de poussière. Puis le silence se fit à

nouveau. Félicien, groggy pendant une dizaine de secondes, retrouva ses esprits.

« Martial ? Martial ? Oh ! Martial, réponds-moi, putain ! »

Pas de réponse. Inquiet, Félicien sauta sur le sol et fit le tour de l'amas de bois pour apercevoir la main de son ami qui surgissait entre deux madriers. Entre-temps, les collègues étaient accourus et commençaient déjà à déblayer les alentours pour dégager leur camarade. Félicien comprit immédiatement l'horreur de la situation quand, une fois les tins dégagés, il vit que le corps de son ami était complètement écrasé par la lourde barque. Seul un bras apparaissait.

« Par ici ! Par ici ! Des leviers ! Vite ! »

Sous les efforts vigoureux des hommes, la barque se décolla du sol suffisamment pour que Félicien arrive à libérer le corps emprisonné.

« Martial ! Réponds-moi ! »

Il secouait la tête de son ami en espérant une réaction de sa part, mais le corps restait résolument inerte. Un filet de sang suintait aux commissures des lèvres. Cinq minutes plus tard, Félicien se rendit à l'évidence : son ami était mort, la cage thoracique enfoncée.

Il resta prostré plusieurs minutes, la tête de Martial entre ses mains, jusqu'à ce que les collègues le relèvent et l'accompagnent à l'intérieur du bâtiment. Il essayait de réfléchir mais tout était confus dans sa tête. Comment une telle chose avait-elle pu arriver ? Cela faisait des jours qu'ils travaillaient ensemble sur cette carcasse, et les tins subissaient des contrôles journaliers pour vérifier leur solidité. Non, il ne comprenait pas pourquoi cela était arrivé.

Deux heures plus tard, une ambulance se gara près des madriers enchevêtrés sur le sol. Les ambulanciers déposèrent Martial sur une civière pour le conduire à la morgue. Félicien

suiwit le fourgon des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse au détour d'un virage, puis il revint lentement vers l'amas de bois sur lequel trônait la grosse barque. Il s'adressa au contremaître :

– Il faut comprendre ce qui s'est passé. Tu peux mettre un gars à la grue pour enlever la barque ? Il faut que je jette un œil sur les madriers.

– Pas de souci. Étienne, dégage-moi ça !

Le gros pointu fut bientôt déposé sur d'autres supports, prêt à recevoir, tel un malade, les soins réparateurs prodigués par les mains habiles des charpentiers et des menuisiers. Félicien eut un geste de dégoût. Hormis le tas de bois en vrac, tout était revenu à la normale. Les collègues avaient repris le boulot, le soleil s'était levé et commençait à briller en distillant une douce chaleur. Seul Martial manquait à l'appel.

Il attrapa un premier madrier par une extrémité et le dégagea. Rien. Intact. Pareil pour le second. Il y en avait six qui soutenaient la coque. Le troisième était cassé au tiers. La brisure indiquait clairement qu'il avait plié et rompu sous le poids mais ne montrait aucun défaut qui aurait pu causer cette catastrophe. Félicien se saisit aussitôt d'un autre madrier qui avait rompu. Cette fois, la brisure attira son attention. Les traces d'arrachement n'étaient visibles que d'un côté, au lieu d'être présentes sur toute la surface. Il regarda attentivement et soudain, l'effroyable vérité lui sauta aux yeux avec une terrible évidence : le madrier avait été scié sur la moitié de sa largeur.

Un triste individu avait donc provoqué intentionnellement la chute de la barque... Mais pour quelle raison ? En quoi la mort de son ami pouvait-elle profiter à quelqu'un ? Martial était un gars tranquille, sans problème, du moins pour ce qu'il en savait. Félicien avait beau tourner et retourner toute cette histoire dans sa tête, il ne comprenait absolument pas. Il appela immédiatement le contremaître :

– Francis ! Regarde ! *Vé !* Le bois a été scié. Y a un connard qui s’amuse à de drôles de jeux...

– Oh ! Sauf que là, Martial se retrouve à la morgue... Je file au commissariat, il faut signaler ça tout de suite. C'est un meurtre, nom de Dieu !

– Je rentre. Je reviendrai demain. J’ai pas le courage de rester, aujourd’hui.

– OK. À demain.

Félicien rassembla néanmoins les quelques affaires de son ami. Il les rapporterait dès que possible à sa veuve.

Le chemin du retour fut pénible. Ses pas étaient lourds sous le soleil de cette fin de matinée, et il lui tardait d’arriver chez lui. Ses jambes tremblaient et il avait l’impression qu’elles allaient se dérober sous son corps à tout instant. En fait, Félicien était en train de prendre conscience que le hasard aurait pu tout aussi bien le désigner lui – au lieu de son collègue – pour se retrouver dans une caisse de bois.

Oh, merde !

Il se mit à vomir tout ce qu’il avait dans le ventre. Ses intestins se nouaient, et il avait le sentiment qu’il allait faire une attaque cardiaque au bord de la route. Il fut soulagé qu’Ernestine ne soit pas encore rentrée. Cela lui permettrait de reprendre un peu ses esprits et de se passer un coup de flotte sur le visage. Pas la peine qu’elle soit au courant. Inutile de la tracasser avec cette histoire.

Il s’allongea enfin sur son lit et ferma les yeux. Que sa mère s’en inquiète et il inventerait une raison à sa présence inhabituelle à cette heure-ci. Sa matinée tragique défilait dans son esprit quand soudain un choc sourd contre la porte d’entrée le fit sursauter. Ce n’était pas Ernestine qui rentrait : il aurait reconnu son pas immédiatement.

Félicien sauta du lit, s’avança vers la porte de bois, l’ouvrit et passa la tête par l’entrebâillement. Il n’y avait personne à

l'horizon, et il se demandait s'il n'avait pas rêvé quand il baissa les yeux et vit une grosse pierre sur le paillason. Un papier était fixé dessus avec un élastique. Machinalement, il se baissa et ramassa le tout. Puis il défit le papier et s'aperçut qu'un petit mot était griffonné au crayon : « *Ton ami est mort à ta place. Méfie-toi ! Ça va continuer. Les chèvres, c'était pour m'amuser.* ».

Livide, Félicien laissa échapper le papier de sa main. Assurément, quelqu'un voulait le voir mort et était bien décidé à parvenir à ses fins.

CHAPITRE 2

– Effraction –

Vendredi 24 août 1928

Comme à son habitude, Félicien arriva sur le chantier de bonne heure, vers six heures trente. L'atmosphère avait quelque chose de changé. C'était indéfinissable mais perceptible pour lui. La présence d'un inconnu tournant autour de lui, ayant pénétré ici même pour saboter les tins, s'imposait maintenant à lui. Il n'avait pas réussi à dormir. Il était inquiet pour la suite et ne savait pas quoi faire vis-à-vis d'Ernestine. Devait-il la prévenir ? À quoi cela servirait-il ? Sa mère n'avait très certainement pas la force physique de se défendre contre un inconnu déterminé à aller au bout de ses actes. Alors devait-il l'inquiéter inutilement ? Non. Mais il serait là pour la protéger, quoi qu'il en coûte.

La mort dans l'âme, il remonta sur le gros pointu qui devait être remis en état malgré les événements. La matinée était bien avancée, et chacun trimait à sa tâche quand un jeune homme d'une trentaine d'années passa la grille du chantier naval et s'approcha de lui.

– Bonjour ! Je suis Cyril Maupas, journaliste au « Petit Provençal ». Je cherche Félicien Fabre. Savez-vous où je peux le trouver ?

- Qu'est-ce que vous lui voulez ?
- Juste lui poser une ou deux questions sur l'accident qui a coûté la vie à cet homme, hier. J'aimerais avoir sa version des faits.
- Et ça avancerait à quoi ?
- Je suis journaliste. C'est mon métier d'informer les lecteurs sur les faits. Alors ? Vous me dites où je peux le trouver ?
- C'est moi.
- Ah ! Je me disais aussi ! Je vous trouvais bien soupçonneux. Vous m'accordez ces quelques minutes ?

Félicien lâcha sa cale à poncer et saisit sa gourde.

- Allez-y. Posez vos questions.
- En fait, je n'en ai qu'une. Qui d'ailleurs n'en est pas vraiment une. Racontez-moi juste le déroulement des évènements.
- J'étais sur la barque, Martial était en dessous. Les cales de bois se sont brisées, il est mort. C'est tout.
- Écoutez, je comprends votre désarroi. Mais si vous pouviez y mettre un peu du vôtre, on parviendrait peut-être à comprendre ce qui s'est réellement passé.

Félicien savait ce qui s'était réellement passé. Maintenant, quelle attitude adopter ? Confier la vérité comme ça, à un inconnu, il ne pensait pas que ce soit une bonne chose. Il devait apprendre à le connaître un peu plus et jauger la confiance qu'il pouvait avoir en lui. Il ne se doutait pas que le journaliste ne faisait pas ce métier par hasard, et sa perspicacité allait se dévoiler aux yeux de Félicien plus vite que prévu.

Cyril Maupas enchaîna :

« Ces bois, là, ce sont eux qui ont lâché ? »

Sans attendre de réponse, il se dirigea vers les madriers. Il les observa sans les toucher pendant de longues minutes, puis imposa ses conclusions à Félicien :

– Vous ne trouvez pas que certaines brisures ont un aspect bizarre ?

Félicien joua la carte de l'ignorance.

– Que voulez-vous dire par là ? Je n'ai rien remarqué.

– Allons, allons... Un petit examen un peu sérieux peut mettre en évidence que deux de ces madriers ont été sciés. Tenez, regardez ! Vous voyez bien que cette partie ne présente pas de brisure mais une face plane, régulière, causée par une scie. Et à grosses dents, même ! On peut en voir les empreintes à quelques endroits. Si quelqu'un voulait que ça se casse la gueule, c'est réussi.

Les traces étaient tellement évidentes que Félicien ne pouvait jouer l'abruti plus longtemps.

– Que voulez-vous que je vous dise ? Je ne sais pas pourquoi on a fait ça. Ni surtout qui l'a fait.

– Ce n'est donc pas un accident... Il faut avertir la police. Je dois informer mes lecteurs.

Félicien s'affola un peu.

– Attendez, attendez, pas si vite. Bon, OK, je peux vous donner quelques infos, mais je ne sais pas dans quelle mesure je peux vous faire confiance.

– Confiance en quoi ? Je suis journaliste. Si une vérité doit apparaître, il est de mon devoir qu'elle soit connue de tous.

– Ce n'est pas si simple. Que faites-vous à midi ?

– Rien d'important. Que proposez-vous ?

– Nous irons chez moi. J'habite un peu plus haut sur la route. Je vous expliquerai certaines choses.

– En venant ici ce matin, j'étais loin de penser que cette simple visite de routine prendrait une telle tournure !

Félicien ironisa.

– Comme quoi on ne sait jamais ce que le destin nous réserve.

Il se sentait bloqué par le gratte-papier. Il venait de mettre le doigt dans l'engrenage et Félicien se doutait bien qu'il n'abandonnerait pas aussi facilement que ça. Il avait l'air très pro en dépit de son âge et de plus, la possibilité de faire un bon papier en soulevant une affaire criminelle devait lui donner des ailes.

– OK ! Je descends au village. Rendez-vous devant la grille à midi.

À midi pétante, Cyril Maupas refit son apparition. De loin, Félicien lui adressa un petit signe. Après avoir récupéré sa besace, il sortit du chantier naval.

– Vous n'êtes pas en retard.

– Pourquoi ? Vous espérez que j'allais oublier notre rendez-vous ? Vous rêvez, ma parole !

– On peut toujours y croire.

– Mais oui...

– Bon, venez avec moi. En chemin, vous me direz un peu qui vous êtes.

– Mais en quoi je vous intéresse ?

– Je vous l'ai dit : si vous voulez que je vous parle, il faut que j'aie confiance en vous. Et vous connaître un peu mieux m'y aidera grandement.

Ce faisant, Félicien commença sa marche vers la maison. Maupas lui emboîta immédiatement le pas.

– Monsieur Maupas, vous êtes fils unique ?

– En voilà une drôle de question !

– Simple curiosité.

- J’ai une sœur, plus jeune. Elle s’appelle Chloé.
 - Un bien joli prénom. Que fait-elle ?
 - Elle avait commencé des études de journalisme, comme moi. Mais après une année, elle a jugé que là n’était pas ce qu’elle voulait faire. Elle est partie faire des études à Paris.
 - Vous avez toujours vos parents ?
 - Mais on s’en fout ! Parlons plutôt du sujet qui m’intéresse.
 - Soyez patient. On arrive dans quelques minutes. Alors ?
 - Mon père est mort en 14. Ça vous va comme réponse ?
- Félicien se mit à rire devant l’énervement du journaliste.
- Cela nous fait au moins un point commun. Tranquillisez-vous. On arrive.

La clef tourna dans la serrure et Félicien poussa la porte. Un spectacle de désolation apparut aux yeux des deux hommes. Toute la maison était sens dessus dessous : chaises cassées, meubles renversés, linge éparpillé sur le sol.

- Eh bien ! Je crois que quelqu’un vous en veut un chouïa !

L’angoisse de Félicien remonta subitement à son maximum : cet individu n’avait pas hésité à s’introduire chez lui. Heureusement qu’Ernestine ne se trouvait pas à l’intérieur !

Le journaliste reprit :

- J’aimerais bien avoir un début d’explication, si vous le voulez bien. J’ai du mal à croire à ce genre de coïncidences.

Félicien commença à ramasser les divers objets qui jonchaient le sol. Il espérait pouvoir tout remettre en place avant le retour de sa mère.

- Aidez-moi. Je vais vous dire ce que je sais.
- Maupas posa son sac et mit la main à la pâte.
- Je vous écoute.

– Tout a commencé il y a deux ou trois mois, quand j’ai découvert quelques-unes de mes chèvres égorgées et laissées sur place. Quand je me suis aperçu que ces massacres étaient purement gratuits, je suis allé voir la police, mais ils n’ont pas fait grand-chose. Hier, il y a eu la mort de Martial, et je venais de rentrer quand j’ai reçu ce message.

Félicien donna le petit bout de papier à Maupas.

– Diable ! Mais quelqu’un vous en veut vraiment ! Vous pensez donc que c’est vous qui étiez visé, hier ? Il faut absolument contacter la police.

– Ne vous inquiétez pas pour ça. J’avais remarqué les traces de scie sur les tins, et je l’ai dit au contremaître. Une plainte a été déposée au commissariat.

– Parfait ! Une enquête est donc ouverte pour meurtre. Les policiers ne vont pas tarder à rappliquer chez vous. Il va falloir que vous leur racontiez toute cette histoire.

– J’ai peur que cela n’avive encore plus la haine de cet individu.

– À mon avis, il n’a pas l’air de trop s’inquiéter de la police. Sinon, je pense qu’il aurait ajouté un avertissement à ce sujet dans son message...

– Je sais pas. Je n’en sais rien. Je n’arrive pas à réfléchir, là. J’ai peur pour ma mère. C’est tout ce qui m’importe.

Un bruit de moteur se fit entendre. Cyril Maupas se tourna vers la route.

– Tiens ! Quand on parle du loup... Les poulets débarquent.

La Renault stoppa dans un cahot devant la porte de la maison. Deux hommes en sortirent et se présentèrent en exhibant leurs cartes professionnelles.

– Inspecteurs Blois et Michaud. Félicien Fabre ?

– C’est moi. Décidément, aujourd’hui, je suis très demandé !

– On peut vous parler quelques instants ?

D'un coup d'œil, les deux inspecteurs ne manquèrent pas de remarquer le triste spectacle.

– Je vois que vous avez reçu une visite inattendue.

– Sûrement un vagabond de passage.

– Hummm. Croyez-vous ?

L'inspecteur qui avait pris la parole et semblait être le meneur se tourna vers le journaliste :

– Et vous ? Qui êtes-vous ?

– Cyril Maupas. Reporter au « Petit Provençal ».

L'inspecteur afficha son mépris :

– Allons donc ! Un scribouillard. Bon, revenons à nos moutons.

Malgré le sérieux de la situation, Félicien ne put s'empêcher de lancer :

– Un vrai bestiaire !

Cyril Maupas saisit le bon mot et ne put se retenir de pouffer. L'inspecteur devint hargneux.

– J'ai loupé un épisode ?

– Non. Excusez-moi, c'est nerveux.

L'inspecteur passa de la hargne à la méfiance.

– Avez-vous une raison d'être nerveux ?

– Vous pouvez constater par vous-même.

– Un simple vagabond ne devrait pas vous mettre dans cet état. Ou bien s'agirait-il d'autre chose ? Une affaire de meurtre par exemple... Alors, ce monsieur va gentiment s'éloigner pour que nous puissions enfin discuter tranquillement.

Cyril Maupas ramassa son sac et s'adressa à Félicien :

– J'ai un car qui doit passer dans une poignée de minutes pour me ramener dans le centre. Je reprendrai contact avec vous sous peu.

L'inspecteur porta la main à son chapeau en guise de salut.

– Pffff ! Fichu requin... Bon, nous voilà enfin tranquilles. Votre contremaître est venu au commissariat hier pour nous signaler le meurtre de Martial Mayol. Vous avez une idée de qui pouvait lui en vouloir ?

Félicien soupira.

– Ce n'est pas lui qui était visé. Il est mort pour rien.

– Comment ça ?

L'inspecteur Michaud, qui se tenait jusqu'ici en retrait, se récurant copieusement les ongles appuyé contre la voiture, prit soudain la parole :

– Une petite enquête de routine a mis en évidence les plaintes pour vos chèvres égorgées. Voyez-vous un rapport quelconque entre ces deux affaires ?

– Tenez. Lisez.

Et pour la seconde fois de la matinée, Félicien sortit le petit papier de sa poche. L'inspecteur Blois émit un sifflement.

– Bon, eh bien cette fois, tout est clair. Vous avez énervé un gonze et il a l'air de vous en vouloir profondément.

Félicien désigna l'intérieur de la maison.

– Et il se rapproche de plus en plus.

– Comment avez-vous eu ce billet ?

– Il était attaché à une pierre qu'il a jetée contre la porte.

– D'après ce qu'il y a d'écrit, on dirait qu'il épie vos moindres mouvements. Avez-vous des soupçons sur une personne en particulier ?

– Non. Je ne vois pas qui pourrait m'en vouloir à ce point.

- Pas de dispute ou de bagarre, dernièrement ?
- Le calme absolu.
- Quand avez-vous reçu ce billet ?
- Hier, vers midi.
- Vous avez des voisins dans les environs immédiats ? Je ne vois pas d'autre maison.
- Mes plus proches voisins sont derrière ce virage, sur la route. Ils n'ont malheureusement aucune visibilité vers ici.

L'inspecteur se perdit dans ses réflexions. Il avait fait le tour des principales questions nécessaires au début de l'enquête. Il ne pouvait aller plus loin sans en savoir un peu plus.

– Bien. Je pense qu'on a fait le tour pour le moment. Je vais demander au commissaire d'organiser une surveillance de votre domicile, au cas où on arriverait à le surprendre. Nous ferons aussi la tournée de vos voisins. On ne sait jamais, un coup de chance... Quelqu'un aura peut-être aperçu un rôdeur. En tout cas, d'après les premiers éléments, il semblerait que cette personne vous connaisse. Si des détails vous reviennent, n'hésitez pas à nous contacter. Tous les renseignements qui nous permettraient de capturer ce meurtrier seront les bienvenus.

- Vous pouvez compter sur moi.
- Nous vous tiendrons informé du déroulement de l'enquête.

Les inspecteurs le saluèrent avant de remonter dans leur voiture et Félicien finit de remettre de l'ordre. Il était pratiquement quinze heures et Ernestine n'allait pas tarder. Il espérait qu'elle ne remarquerait pas trop la présence des agents autour de la maison dans les prochains jours. Elle ne manquerait pas de l'assommer de questions et s'inquiéterait à n'en plus dormir. Sa mère était tout pour lui. Il lui fallait absolument la préserver en la tenant à l'écart de toute cette histoire. Subitement, la question de savoir comment on avait pu rentrer chez lui lui vint à l'esprit. La porte était verrouillée lorsqu'il était

arrivé avec le journaliste. Il descendit l'étroit escalier de bois qui menait au sous-sol et là, la désolation l'attendait encore. La porte qui donnait sur l'arrière de la maison avait été forcée. C'est par là qu'il était entré. Les petits fromages en cours d'affinage avaient été jetés à terre et piétinés jusqu'à ne plus former qu'une bouillie infâme. Félicien en eut mal au cœur.

Le fils de chien ! Comment je vais expliquer ça à Ernestine ?

Il leva les yeux et la vit. Sur l'étagère où se trouvaient d'habitude les petits fromages, une vieille photo était fichée droite, coincée dans la rainure causée par une large fissure de la planche. Elle représentait un homme jeune pauvrement vêtu. La photo était toute craquelée et il était difficile de discerner exactement le visage du personnage. Pas de nom, pas de date.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? Pourquoi a-t-il laissé cette photo ? Et qui est ce type ? »

Il se parlait à lui-même, comme si un autre « lui » allait répondre. Perdu dans ses réflexions, il entendit soudain une voix qui l'appelait de la cuisine.

– Monsieur Fabre ? Vous êtes là ? C'est l'inspecteur Blois.

Félicien émergea du sous-sol.

– Inspecteur ? Déjà ? Je ne vous ai pas entendu arriver. Que se passe-t-il ?

– Il va falloir que vous veniez avec nous. Il s'agit de votre mère. Elle a eu un accident.

FIN DE L'EXTRAIT

TABLE DES MATIÈRES COMPLÈTE

CHAPITRE 1.....	4
– Une mort programmée –	
CHAPITRE 2.....	13
– Effraction –	
CHAPITRE 3.....	23
– Funérailles –	
CHAPITRE 4.....	34
– Début d'investigations –	
CHAPITRE 5.....	47
– Une visite surgie du passé –	
CHAPITRE 6.....	60
– Engambi –	

CHAPITRE 7.....	70
– La fuite –	
CHAPITRE 8.....	83
– Retour aux sources –	
CHAPITRE 9.....	93
– Une journée à la campagne –	
CHAPITRE 10.....	104
– Abomination –	
CHAPITRE 11.....	114
– Face-à-face –	
CHAPITRE 12.....	129
– Plans d'attaque –	
CHAPITRE 13.....	141
– Contact –	
CHAPITRE 14.....	151
– Entente... –	
CHAPITRE 15.....	162
– Visite à domicile... –	

CHAPITRE 16.....	171
– ... et mésentente –	
CHAPITRE 17.....	180
– Au pied du mur –	
CHAPITRE 18.....	189
– Une journée cruciale –	
CHAPITRE 19.....	199
– Dénouement –	
CHAPITRE 20.....	207
– Coup de théâtre –	
CHAPITRE 21.....	217
– L'or –	
ÉPILOGUE.....	226
– Les serments –	
À PROPOS DE L'AUTEUR.....	230